Sex Stars System

Le magazine du CINÉMA ÉROTIQUE



interview de CLAUDE PIERSON

●

NANETTE COREY

●

LE SEXE DES AMAZONES

●

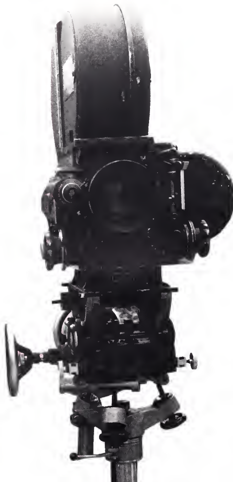
LE FESTIVAL D'AVORIAZ

●

BARBARA BOUCHET ▸

●

mensuel. n 11 / PRIX 10 F /
belgique ... fb / suisse ... F / canada $ ...



SOMMAIRE

Stars System – Rédaction en chef : Richard Nora et Jacques Rig – Rédaction : J.P. Bouxyou - Britt Nini - P.H. Mathis - R.G. - Jérome Fandor – Documentation et filmographies : Britt Nini – Photos : Prod. du Chesne, Empire Dist., C.F.F.P., Films du Jeudi, 20th Century Fox, Lugo Films, Films J. Leitienne, Films Marbeuf, Pierson Prod., S.N.D., Sygma, Sofradis, Univers Galaxie, collections J. Rig, J.P. Bouxyou et S. Bourgoin – Dépot légal : 1er trimestre 76 – Imprimé en France par S.I.M. 75011 Paris – Stars System, 55, passage Jouffroy, 75009 Paris – Direct. de la publication : J. Richard – Publicité au journal – Les textes et photos n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs –

Distribution : N.M.P.P. –

CLAUDE PIERSON:

"JE NE CROIS PAS A L'OEUVRE TERMINÉE!"

Q. — Comment êtes-vous venu au cinéma ?

C.P. — Bien écoutez, moi j'ai une position plutôt privilégiée étant donné que mon père était dans le cinéma, hau, donc j'ai été plus ou moins dans le cinéma. Je fréquentais les studios dès l'âge de cinq ou six ans, pour moi ça n'a jamais été quelque chose que de faire du cinéma, en réalité j'en ai toujours fait : quand j'étais gosse j'avais une Pathé-Baby et je faisais des petits films en 9,5 mm qui étaient développés bien que ce soit la fin de la guerre et que les Allemands interdisaient de prendre des films... moi j'avais à cette époque là quelque chose comme huit ans, ben j'avais des films parce que mon père était dans le cinéma (laboratoire) et ils étaient quand même développés ! Voilà ! Et tout le reste, eh bien ça a suivi, quand j'avais besoin de gagner de l'argent je faisais autre chose. Comme beaucoup de mes confrères, je faisais n'importe quoi, chaque fois que je ne trouvais pas à m'employer comme assistant, et puis quand je trouvais, j'essayais d'augmenter mes connaissances techniques petit à petit jusqu'à arriver de faire mes films moi-même.

Q. — Comment préparez-vous vos films ? Est-ce que vous les écrivez très précisément ? Et restez-vous très fidèle à ce qui est écrit ? Improvisez-vous ?

C.P. — Quant j'ai l'idée d'un film, j'essaie toujours de l'écrire, et de l'écrire, en particulier avec ma fem



▲*Claude Pierson.*

«Donnez-nous notre amour quotidien» (Paola Senatore et Mauro Parenti).▲



«Justine de Sade» (Dominique Santarelli, Chantale Broquet, etc...). ▲

me qui est auteur... et on essaie de l'ecrire parce que, même si on ne respecte pas ce qui est écrit, le fait de l'écrire ça m'amène à préciser des tas de choses qui sont le plus souvent nécessaires... Heu, je veux dire que très souvent, on ne tourne pas ce qu'on a écrit, mais finalement ça m'a toujours eté, moi metteur en scène, utile de travailler d'abord par écrit, même si plus tard je ne le fais pas, parce que j'ai un acteur qui est un petit peu différent, ce que je me suis aperçu au bout de huit jours de tournage que c'est pas dans ce style-là qu'il faut aller...

Q. — Le cinéma érotique, est-ce un choix délibéré pour vous, ou bien y avez-vous été forcé ?

C.P. — Je me suis aperçu très vite que si on voulait travailler, il fallait dependre du moins de gens possible et que à partir du moment où on perdait son temps à aller solliciter les producteurs ou la télévision française comme j'ai fait pendant des annees, il y avait un gâ-

«Justine de Sade» (Christian Chevreuse, Alice Arno et Diane Leporier). ▲



«Justine de Sade» (André Rouyer, Marco Perrin, Alice Arno, Marcel Portier et Yves Arcanel). ▲

«Justine de Sade» (Alice Arno et Michel Bertay). ▼



▲ *«Justine de Sade» (Marcel Portier, Yves Arcanel, Alice Arno, etc...).*

CLAUDE PIERSON



«Ils sont nus» (Alain Saury et Catherine Ribeiro). ▲

chis épouvantable, une perte de temps fantastique et que... il fallait peut-être que je profite de certaines possibilités que j'avais, pour créer une maison de production qui me permettrait d'abord d'asseoir un peu le côté social de mon activité et financier et aussi qui me permettrait de faire de temps en temps ce que j'ai envie de faire. Alors la je réponds à la question sur l'érotisme. Heu... le cinéma érotique, je n'étais pas particulièrement attiré par lui, quoique je considère que c'est une chose extrêmement importante dans la vie de tout un chacun... mais y a aussi la question que quand on est réalisateur et producteur, il faut réaliser et il faut produire, et que... on a traversé une période où, hors de l'érotisme, il était absolument impossible de produire quelque chose. Ceci dit on est allé très vite vers des films d'une certaine qualité, j'ai fait « Justine » que je crois plus qu'un simple film érotique, et avec Andrée Marchand, on s'est attaché à trouver... exposer des problèmes ayant pour base l'érotisme et qui débordaient largement le fait de montrer de la fesse.

Q — Dans quelle mesure au tournage pensez-vous à la censure ?

C.P. — Oh ben je crois que si on pensait à la censure on ne pourrait pas travailler du tout, d'ailleurs même en dehors de l'érotisme, parce que, malgré ce qu'ils nous disent à l'heure actuelle, qu'il n'y a plus de censure politique, moi qui ait envie de faire un film politique, je suis certain qu'il sera bloqué comme l'a été « Justine », qui entre parenthèses n'est toujours pas admis par le Ministre dans sa version intégrale... Je crois que lorsqu'on a envie de faire quelque chose, il faut avant tout ne pas penser à la censure... mais la censure est



▲ *«A propos de la femme» (Marie C. Aurefil).*

malgré tout quelque chose de terrible, encore à l'heure actuelle, et même en dehors de l'érotisme, et on est obligé d'en tenir compte, et hélas quand on en tient compte c'est souvent après, on doit alors reprendre, remanier, parce qu'on peut tout de même pas se braquer et laisser dormir 3.000 mètres de film dans un coin, c'est une matière première extrêmement coûteuse, et on est souvent forcé de faire des tas de compromis !

Q — Faites-vous plusieurs versions d'un même film ? Et du point de vue de la vieille notion d'auteur le fait de devoir reprendre un film plusieurs fois vous gêne-t-il ?



«A propos de la femme» (Marie C. Aurefil). ▲





C.P. — Oui, ben là, je vais dire une chose : c'est que je ne crois pas du tout, pas plus que je crois au scenario qui est écrit et dont on ne change pas une ligne, je crois pas du tout à l'œuvre terminée qu'on ne change pas du tout. D'abord parce que si on regarde en littérature, on s'aperçoit que la plupart des grands auteurs ont changé cinquante fois le... les bouquins qu'ils ont écrit. Si on regarde en peinture on s'aperçoit que les tableaux des plus grands maîtres ont été retouchés cinquante fois et des qu'on gratte un peu on voit les ébauches de ce qu'on considère comme une œuvre finie et que peut-être même, s'ils avaient vécu plus longtemps ils auraient encore retouché ! Donc le cinéma qui est un art extrêmement vivant, peut être retouché autant de fois qu'on veut. D'ailleurs si on cite même les grands réalisateurs... on en connaît des tas qui toute leur vie ont modifié le montage de leurs films, tant et si bien qu'on sait jamais si la version qu'on voit est la version authentique. Bon, une œuvre d'art c'est quelque chose de vivant et comme tout ce qui est vivant ça bouge, ça... je suis contre les musées, je suis contre le fait



▲ *«L'Heptameron» (Alice Arno).*



◄ *«Donnez-nous notre amour quotidien» (Paola Senatore et Mauro Parenti).*

de fixer à jamais les choses et... je donne le droit à tout le monde de toucher à tout et de retoucher les œuvres des grands artistes, pourquoi pas ? En musique, qu'est-ce qu'on fait ? On prend des themes, on les trafficote, on les... on met Mozart en rock, et puis pourquoi pas, hein ? Ce qui nous tue c'est le droit d'auteur. Ce droit d'auteur stupide et ridicule qui pour assurer quatre sous aux auteurs bloque des tas de choses de la creation ! Et en plus, quand on pense que dans un pays comme le Canada qui est soi-disant un pays libre, ils ne peuvent pas changer le titre d'un film : quand un film est français, qu'il a un titre enregistre au CNC, sous aucun prétexte les autorités canadiennes n'acceptent de changer le titre quand il passe au Canada. Ce qui conduit à des aberrations totales !

Bien qu'on y parle le français, y'a des quantités de mots qui sont pris dans des acceptations tout a fait



▲ *«J'ai droit au plaisir» (Anne Sand)*

«J'ai droit au plaisir» (Anne Sand et Alain Saury).▼



différentes, on utilise ici des mots qui sont tout à fait normaux et qui, là-bas, sont épouvantablement vulgaires, ou le contraire ! On a fait par exemple un film qui s'appelait « Les pirates de la butte » (qui va s'appeler en fait « La grande récré »), bon on avait pensé à beaucoup de titres avec le mot gosse, or le mot gosse est un mot qui dans le canadien courant est un mot extrêmement vulgaire.
Si on l'avait appelé « Les gosses de la butte », eh bien il aurait dû sortir sous ce titre, et tout le monde aurait pensé à un film porno alors que ce n'est pas du tout ça !

Q. — Quel type de plaisir éprouvez-vous en dehors de celui de filmer, en tournant des scènes érotiques ?

C.P. — Ça je ne sais pas du tout... Je crois que le plaisir du réalisateur est avant tout le plaisir du film, de travailler, de filmer. C'est exactement comme si vous disiez : « Quel est le plaisir du chirurgien quand il opère une belle femme ? ».

C'est la même chose, je crois que le chirurgien esthétique quand il remonte les seins d'une jeune femme eh bien, il a le plaisir de faire son travail. Et s'il prend un autre plaisir c'est à étudier ! Et un réalisateur qui prendrait un autre plaisir ce serait aussi un cas intéressant !

Q. — Vous faites une différence entre votre vie privée et votre vie professionnelle. Comment ça s'articule ?

C.P. — Ça s'articule... heu, ça s'articule bien ou mal, ça dépend dans



▲ *«Donnez-nous notre amour quotidien» (Paola Senatore et Jacques Baron).*



«Donnez-nous notre amour quotidien» (Lucrecia Love et Paola Senatore) ▶

CLAUDE PIERSON:



«Une fille libre» (Roger Hanin et Juliette Villard).

quel sens on le prend. Etant donné que ma vie privée et ma vie professionnelle sont extrêmement mêlées, étant donné que ma femme fait du cinéma avec moi, que j'habite la porte à côte que mon bureau est ici, que mes enfants font du cinéma... non, je ne fais pas de différences, là !

Q — Et la politique par rapport au cinéma, où la placez-vous ?

C.P. — Ben vous savez, jusqu'à présent je n'ai jamais, jamais abordé dans aucun de mes films ce qu'on appelle en ce moment la politique. Mais je considère que la politique c'est comme l'erotisme, c'est comme des quantités de choses, enfin c'est extrêmement important, nous baignons là-dedans toute la journée, et c'est pour ça que ça me démange depuis un certain temps, d'arriver à faire un film politique... mais un film qui ne soit pas comme on a pu les faire jusqu'à présent, avec toutes les qualités qu'ils avaient, heu... un film comme « Z » voulait nous concerner sans nous concerner : ça se passait à l'étranger. Le film politique auquel je pense ça se situera ici. Quand on verra quelqu'un sortir d'un ministère ce sera un ministère qui existe, qui est dans le 7ᵉ arrondissement, heu, ils seront habillés comme nos ministres... par exemple un conseil des ministres actuellement, à part la petite déclaration qui a lieu l'après-midi, personne ne sait comment ça se passe... eh bien, le film auquel je pense aura un conseil des ministres. La petite déclaration c'est zéro, c'est le rapport du conseil d'administration des grosses sociétés, ça dit rien. Et c'est pour ça que j'ai envie de préparer un scénario là dessus. Mais nous sommes inquiets, parce que malgré les déclarations qu'on nous a fait, quand on appellera un chien un chien on risquera vite d'être les affreux empêcheurs de tourner en rond !

Q — Ah, ce serait savoureux que ce soit l'un de vous qui vienne



«Donnez-nous notre amour quotidien» (Paola Senatore et Lucrecia Love). ▲



▲ «L'Heptaméron» (Paul Preboist et Roger Carel).

montrer que la censure politique existe en France.

C.P. — Ben oui, ça m'intéresserait beaucoup !

Q — Quelle différence faite-vous entre porno et érotisme ?

C.P. — Moi finalement, je n'en fais pas, parce que finalement ça n'a aucune importance. Moi, quand j'ai fait « Justine », ce film a été considéré a l'époque par toute une quantité de gens comme une chose épouvantable. Et quand j'ai parlé avec le représentant du ministre parce que le film était bloqué depuis un an et demi et que la situation était catastrophique pour des tas de gens qui m'avaient fait confiance... Le représentant du ministre m'a dit : « Mais vous comprener, dans votre scène de sodomie avec le Comte de Bressac, on voit les parties sexuelles », et là dans son bureau, je me rappellerai toujours, je lui ai dit, « Mais non, on ne voit rien du tout ! » — « Mais si, si, si, on voit très bien, d'ailleurs vous avez fait une erreur, parce que vous avez fait sodomiser le valet alors que ce doit être le Comte ... ». Je lui ai dit : « Vous faites erreur, vous confondez les personnages, et d'autre part, en ce qui concerne les parties sexuelles on les voit jamais ! ». Eh bien tout simplement ce brave homme avait vu le film, et avait été tellement ému je suppose qu'il y avait vu des choses qui n'y étaient pas. Bon alors donc : la différence entre le hard le pas hard, la simulation le pas simulation, y'en a aucune, c'est le résultat qui compte. Si vraiment le spectateur ressent quelque chose, s'il est frappé par quelque chose, qu'on lui dise après : « Vous savez, ils l'ont fait, ils l'ont



«L'Heptaméron» (Louise Turcot). ▲

▲ *«J'ai droit au plaisir» (Frédéric Duru et Laure Cautereau).*

CLAUDE PIERSON:

pas fait », quelle importance ?

Q — Alors le bon vieux strip-tease selon vous, ça doit pouvoir être encore rudement efficace ?

C.P. — Mais absolument, absolument ! Si... si c'est présenté d'une certaine façon. Si la fille qui le fait d'une certaine façon, si... y'a des tas de « si ». Tout ça c'est notre machine, c'est notre cerveau qui travaille.

Q — Lorsque vous ne tournez pas qu'aimez-vous faire ?

C.P. — Lorsque je ne tourne pas, eh bien on s'occupe de la société ; de tous les rouages administratifs qui prennent un temps fantastique et sur lesquels on a jamais vraiment le temps de se pencher quand on tourne parce qu'on est trop occupe. Et comme, à part mon collaborateur et moi je n'ai pas de personnel, et que nous faisons tout nous-mêmes, c'est difficile. Mais c'est pendant cette période qu'on fait tout ce qui n'est pas possible pendant le tournage. Mais en fait, immédiatement et très vite on pense à ce qu'on va faire !



«J'ai droit au plaisir» ▲
(Alain Saury et Anne Sand).

Q — Comment se fait-il que vous ayez fait un film avec des enfants comme « La grande récré » ?

C.P. — Ben, depuis très longtemps j'avais l'idée de faire un film avec des enfants. Alors donc, heu... en réalité... Y'a jamais eu de raisons à mes films ! Comme en ce moment, j'ai envie de faire un film politique, j'avais envie de faire l'année dernière un film avec des enfants, parce que y'a longtemps que j'y pensais. Ce film se passe à Montmartre, nous habitons Montmartre, nous connaissons bien le quartier, nous en saisissons tout ce qu'il a de... d'éphémère, toutes les choses qui vont disparaître certainement très bientôt... et ça nous a semblé tout à fait captivant de

«J'ai droit au plaisir»
▼ *(Françoise Beccarie et Laure Cautereau).*



fixer ça, voilà. Et de le fixer avec des enfants a cause de ce vieux désir. Et c'est assez drôle, cette coïncidence, que ce film d'enfants arrive à un moment ou on ne veut plus de films érotiques !

Par ailleurs ce que je voudrais dire ou répéter, parce que vous devez l'entendre de la bouche de petits réalisateurs comme moi, c'est que nous faisions un genre de films comme tout le monde, comme les très grands producteurs d'ailleurs, qui étaient ce qu'on a appelé des films érotiques ou pornographiques



▲ *«Une fille libre».*



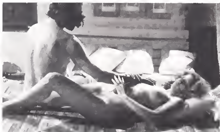
«L'Heptameron»
◀ *(Danièle Paradis et Louise Turcot).*

et que ces films nous permettaient de nous libérer et de faire de temps en temps ce que nous avions envie de faire, comme par exemple « La grande récré ». Et que les mesures coercitives qui viennent d'être prises vont obliger toutes ces gens à fermer boutique. Parce que non seulement il n'est plus possible d'en faire étant donné les conditions imposées, mais en plus l'aide supprimée pour les films déjà faits, va amener des tas de gens à la catastrophe. Et comme ces gens, à part quelques rares excep-

▲ *«Donnez-nous notre amour quotidien» (Yves Arcanel et Alice Arno).*



«Une fille libre» (Juliette Villard) ▲



▲ *«Donnez-nous notre amour quotidien» (Mauro Parenti et Paola Senatore).*



▲ *«La grande récré», le dernier film de Claude Pierson.*

tions n'avaient pas une vocation profonde de cinéaste érotique ou pornographique, et bien ces gens ne tourneront plus !.. Non, mais le pire c'est que l'incohérence des mesures qui viennent d'être prises désorganise complètement la profession ! Il était possible d'arriver au même résultat avec un petit peu plus de logique. Si on voulait réduire ce type de films, il était très simple de prendre date, et à ce moment là, tout le monde aurait su qu'à partir d'un certain moment par exemple Juillet 76 ou Janvier 77 ou n'importe quelle date, les gens qui se risqueraient à faire un certain type de film risqueraient de ne pas avoir d'aide, de ne pas ceci, de ne pas cela... tandis qu'en réalité, heu, tout a été fait de façon si désinvolte qu'on a appliqué la rétroactivité. Alors que la rétroactivité, c'est la première des choses qu'on apprend en première année de licence à la faculté, dans les premiers jours on vous dit : Attention, le grand principe du droit c'est la non-rétroactivité des lois !

Or il est parfaitement scandaleux que des tas de gens qui ont eu des autorisations des bénédictions du CNC et aujourd'hui on leur dit démerdez-vous tout seuls, remboursez-nous, etc... C'est scandaleux et tout à fait à la hauteur des gens qui nous gouvernent !

(Propos recueillis au magnétophone par J. RIG)

FILMOGRAPHIE

CLAUDE PIERSON:

Né à Paris le 31-5-1932. Activités en France et au Canada.
1961 - Ils sont nus/Elles sont nues.
1962 - T.V. (émissions enfantines).
1965 - Bayard (série T.V.).
1967 - Nombreux courts métrages («Le peintre et son modèle», «La femme et la danse», «Ombres et lumières», etc.).
1968 - A propos de la femme.
1969 - Zénabel/Ne jouez pas avec les vierges (co-réalisé avec Ruggero Deodato).
1970 - Justine de Sade/Justine.
1971 - Donnez-nous notre amour quotidien (co-réal. : Andrée Marchand).
1972 - Un amour comme le nôtre (co-réal. : Andrée Marchand).
1973 - J'ai droit au plaisir (co-réal. : Andrée Marchand).
1974 - Vertudieu/L'heptaméron.
- Les goulues (co-réal : Andrée Marchand).
1975 - Les pirates de la butte/La grande récré.

bloc-notes *du Maniaque*

Le jeune cinéaste anglais Stephen Weeks, spécialisé dans le fantastique (mais aussi auteur en 1968 d'un court métrage de cul, «Flesh») doit tourner pour Carlo Ponti une version érotico-moderne de «Moll Flanders». Par contre Jim Buckley ne tourne finalement pas son projet français, «The Beauty and the Beast» (cf. «S.S.S.» No 6).

Un «collectif de cinéastes communistes» publie un opuscule («Cinéma, culture ou profit») ousque le film porno est abordé. Sont repris les poncifs culturels bourgeois (Erotisme : beau et respectable, porno : sale et condamnable), tandis que rien n'est dit sur ce que la confection des films pornos a actuellement de scandaleux. Parmi les auteurs, Charles Bitsch (responsable de quelques navetons) et Noel Burch (réalisateur de «Noviciat», court métrage maso mysogyne) : des membres du P.C. très habilités à parler du sujet, on le voit.

Jim et Artie Mitchell ont été condamnés en Californie à six mois de taule pour l'«obscénité» de leur film «Sodom and Gomorrah». A part ça, ils ont terminé un docucu prometteur : «Inside Marilyn Chambers». Ils préparent (pour quand?) «Autobiography of a flea» (avec Marilyn encore) et «Tongue» (avec Brigitte Meier).

Le plus débilissime des canards de cinéma («Eroscore», naturellement) fait des émules : «La Revue du Cinéma - Image et Son», consacre son No 302 au film de fesse. Lieux communs, mépris paternaliste et informations erronées sont au rendez-vous. On apprend avec ravissement que la «Saison Cinématographique» (cette inépuisable source d'erreurs et d'omissions) effectue le seul «travail» historique sérieux sur les films dits «bis» ! On ne l'avait jamais soupçonné, naïfs que nous sommes !

CE MOIS-CI ON A ZYFUTÉ POUR VOUS : Un superbe lion en train d'enfiler sa lionne dans «La fête sauvage», un sein et les formes nues de Susan Backlinie dans «Les dents de la mer», Alexandra Stewart en entier dans «Un animal doué de déraison», Christine Pascal vue nue de très très loin dans «La meilleure façon de marcher» les seins et la hanche gauche d'Annie Girardot dans son bain de «Françoise Gailland», tout et tout de Catherine Jourdan dans «Bloody», pratiquement rien dans «Emmanuelle 2» que vous finirez bien par voir, le corps de face, de fesse et de profil de la bien belle Brigitte Fossey dans «Calmos», les seins de Fiona Lewis dans «Lisztomania», les poils de Angela Winkler dans «L'honneur perdu de Katharina Blum».

Gros chambard à Hollywood : on précise de plus en plus ce qui n'était d'abord qu'une vague rumeur, à savoir la prochaine production possible de films pornos par les plus grosses firmes. Pour la réalisation du film-locomotive de la série, on parle de Francis Ford Coppola. Quant aux interprètes, Jacqueline Bisset et Diane Keaton seraient envisagées et auraient donné leur accord de principe. A quand un film hard, et bien français, avec Catherine Deneuve ou Marlène Jobert ?

Xaviera Hollander (cf. S.S.S. No10) à l'affiche : «the Happy hooker» (de Fred Caruso) est sorti en France sous le titre «Madam», comme le bouquin de Xaviera dont il est inspiré.

bloc-notes

On achève le tournage du premier film hard de nationalité finlandaise «Les exploits amoureux d'un homme-tronc», du cinéaste Seitsemar Kjelling. Acteurs anonymes. Il s'agirait d'un remake parodico porno de «Freaks» et d'«Autant en emporte le vent».

Indiscret et savant : «Indécences» est mystérieusement signé Jack Regis, mais c'est là un pseudo d'Alain Nauroy. Vous voila prévenus !

Changements de titre toujours : «Plein Pot» de Guy Maria devient «Porn's Girls», «La comtesse perverse» devient «Les croqueuses» et «Juliette» (aussi de J. Franco) devient «La suceuse», «Dora» (de Willy Rozier) est devenu «Dora, la frénésie du désir».

Notre confrère «Emmanuelle» publie enfin des photos de sa directrice, Médème Arsan (voir malgré tout notre numéro 7, paru bien avant la con-currence), on y apprend deux trucs utiles : «Laure» ne sera pas signé Arsan mais restera anonyme, et Linda Lovelace (cf. le même No de «S.S.S ») a été remplacé par Michèle Starck (car Médème Arsan «n'a pas supporté plus d'une semaine les manières de cette star»).

La suite de notre grand feuilleton sur les corrections a apporter à notre No 10 (particulièrement riche en coquilles) : page 12, à la filmo de Willy Rozier, ajouter pour 1975 «Dora» (dont nous avions parlé dans le bloc-notes du No 4) ; page 34, lire le genial (et non le général !) Benjamin Christensen ; page 39, le costaud figurant près de Jayne (photo du centre) est Mickey Hargitay. Inversion de photos dans le musee (photos du haut page 14 et photo du haut page 15, ainsi que les photos d'en bas page 14), et page 44 il fallait lire «nos Grands parents» (et non grands-parents). Ah, et page 16, c'est de «docteur Justice» dont il est question, pour Nathalie Delon.

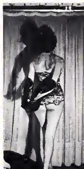
LES RUBRIQUES AUXQUELLES VOUS AVEZ ECHAPPE (DE JUSTESSE) : «Le trou du culte» (Chronique érotico-ecclésiastique), «Les baise-sellers» (Chronique des grands succès stupides), «Comment vas-tu, yau de poils ?» (Chronique du symbolisme sexuel), «Les vieux cons plissent» (Filmo des grands acteurs français), «Avis à la copulation, aux burnes citoyens !» (Chronique patriotique), «Zéro, c'corps !» (Bétisier bibliographique)

Tous les gratte papier «serieux» condamnent la pornographie, mais tentent de gagner plein de fric en lui consacrant a tour de bras de hutres pseudo-analyses. Il n'est pas trop tard pour signaler la parution, dans cette optique, du monument de poujadisme qu'est le dossier «l'erotisme en question» dans le No 4 de «Cinéma d'aujourd'hui» (nouvelle formule). A sauver : trois pages de Benazeraf. Le reste est à pisser de rire, tant c'est bete, conformiste et mal informé, pour ne rien dire de l'abondance de serreurs. La palme de clownerie revient à Lo Duca (plus neo chretien que jamais) et a l'inenarrable Evelyne Louin (qui deniche de la subversion chez Damiano). Signalons aussi la fort burlesque bibliographie etablie par François Guerif, qui recense pieusement les débloicages de Sicller, Morin et autres Chalais (16 250), mais qui oublie (ou ignore) tous les textes essentiels sur le sujet, et qui s'arrange en plus pour ne même pas citer «S.S.S.» dans sa liste de revues : ça choque douloureusement notre megalomanie, et ça en dit long sur la rigueur de sa documentation.

LE MUSÉE DES OBSÉDÉS

par JEAN-PIERRE BOUYXOU





La traditionnelle leçon de strip, dans «Il pelo nel mondo» (Monde sans voiles») réalisé en 1964 par Antonio Margheriti (alias Anthony Dawson) et Renato Marvi (et non par Marco Vicario, comme il fut souvent dit) : un faux documentaire dans la lignée de «Mondo Cane», avec un zeste de «Nuits d'Europe».

LE CINOCHE DE MUSIC-HALL ITALIEN

Tout a commencé en 1958, avec « Nuits d'Europe » du vieux Blasetti. Pendant plusieurs années, les cinéastes italiens (de préférence les plus miteux, mais pas toujours) inondèrent le marché de petits films sans scénario précis, simples successions de numéros de music-hall (matinés, éventuellement, d'un brin de faux reportage à la « Mondo Cane », pour faire plus intellectuel).



Lin Chen dans le nanar de Renzo Russo «Sexy» (sorti en France sous son titre original), 1962, film plutôt chaste mais assez rigolo.

Bien sûr, tout le monde se foutant éperdument des dresseurs de toutous, equilibristes chinois et chanteurs de charme, une part de plus en plus large fut donnée aux strips, lesquels, d'abord éhontément chastes, se firent volontiers graveleux : peu de nu, mais du fétichisme à gogo, de l'obscénité à la pelle, de la petite culotte à foison. Le tout filmé avec les pieds dans un coin de studio (quoique théoriquement pris sur le vif dans «les plus célèbres cabarets du monde entier»), chiat comme la vérole et aussi frénétiquement délirant qu'un film de Bresson.
Oui mais... Mais, de temps en temps, quelque strip étonnant, quelque récital de haute vulgarité, quelque saynète crapuleusement émoustillante. Bref, ça valait largement le coup de se faire tartir la plupart du temps, pour ne pas rater des machins aussi mémorables.



Le célèbre strip fétiche de Rita Himalayn dans «Sexy», fort peu trouduculesque mais étonnant de haute improbabilité à force de sophistication ringarde



Saynète antique de «Sexy Proibitissimo» («Sexy super interdit»), de Marcello Martinelli (1963), un méchant petit film où l'abondance de nichons rachetait le crétinisme tristounet.





De l'influence du peplum sur le film de cul, et réciproquement : «Sexy Proibito» («Sexy interdit») d'Osvaldo Civirani (1963).



Né dans un Cabaret de Pigalle, ce très chouette strip nécrophilique a été vu dans plusieurs films, dont «Sexy Magico» («Furia du désir»), une réjouissante nullité réalisée en 1964 par les redoutables Nino Loy et Luigi (alias Louis) Scattini, sur un script de Georges Combret bizarrement égare là.

On a oublié le cinoche de music-hall italien (qui traînaille encore, découpé en faux courts métrages, dans certaines premières parties de salles de quartiers). Faut dire qu'il est sorti des dizaines de films du genre, parfois répertoriés nulle part (Unitalia ne suivait plus le rythme) et sans titres originaux (les génériques, interchangeables, relevant souvent de la plus burlesque fantaisie). Il n'y eut pas un critique pour défendre un cinéma aussi délibérément peu culturel.

Il n'empêche qu'on les regrette bougrement, nous autres les obsédés, les strips miteux du cinoche italien. Malgré les v.f. foireuses (systématiquement nanties d'un commentaire rigolard, dit par les chansonniers bien parisiens de service), malgré la nullité soporifique de la plupart des films, et malgré l'évident mauvais goût qu'il fallait pour en aimer certains. Aujourd'hui, tout fout le camp. Même le mauvais goût. Quelle époque !

Jean-Pierre BOUYXOU



La danse coquine de Cléopâtre dans «Sexy proibitissimo», dont le propos était d'expliquer (lourdinguement) que le cul, seul, a toujours dirigé notre pauvre monde. Ah, philosophie !



QUAND ON AIME LE VICE ON VA AU CINÉMA

VAMPYRES

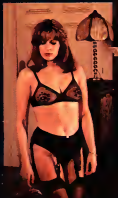


▲ *Anulka Dzubinska et Marianne Morris.*

Fran et Myriam sont deux étranges jeunes lesbiennes, vivant dans un château isolé et aimant hanter un cimetière. Peter, un automobiliste, est attiré au château par Fran qui le séduit et se donne à lui, avec une fougue le laissant épuisé. Au réveil, il s'aperçoit qu'il a une plaie au bras et qu'il a abondamment saigné.

Dans les environs, on découvre le cadavre d'un accidenté de la route, bizarrement exsangue. Peter, après une journée entière de repos, guette Fran et Myriam ; il les surprend léchant le sang d'une nouvelle victime, un homme auquel elles ont d'abord fait l'amour, qu'elles ont blessé à la gorge et qu'elles tuent après l'avoir torturé à force de volupté.





Myriam demande à Fran de tuer aussi Peter. Entre temps, celui-ci assiste à la découverte d'un nouvel « accidenté » : l'homme tué au château. Les deux filles partouzent Peter, lui prennent encore du sang, puis disparaissent à l'aube. Un autre automobiliste tombe entre les griffes des buveuses de sang, qui le sacrifient sauvagement. Elles saignent aussi un couple de campeurs, qui les observait depuis le début du film et avait découvert leur cachette, dans une cave où elles s'abritent du soleil, parmi de macabres restes.

Peter trouve la force de fuir loin de celles qui exercent sur lui une mortelle fascination, tandis que de nouvelles proies arrivent au château, ignorant que s'y cachent deux égorgeuses nymphomanes avides de sang : deux mortes-vivantes qui se vengent d'avoir été naguère assassinées.

J.F.

FICHE TECHNIQUE

VAMPYRES (« Daughter of Dracula » ou « Vampyres... Daughters of Dracula »). Réal. : Joseph Larraz (= José Larraz). Scénario : D. Dauberny. Photo. : Harry Waxman (couleurs, écran large). Mus. : James Clark. Décors : Ken Bridgeman. Prod. Brian Smedley-Aston (Lurco Films, Lee Hassel et Cambist Films). Dist. : Sofradis. Origine : G.B., 1974. Interprétation : Marianne Morris (Fran) ; Anulka (Anulka Dziubinska) (Myriam), Murray Brown (Peter), Sally Faulkner (Harriet), Brian Decon (John), Michael Byrne (playboy), Karl Landbury (Rupert), etc. Durée : 1 heure 27 minutes.

Anulka Dziubinska et Marianne Morris.▲





◄ *Le strip-tease de Marianne Morris (4 photos).*



VAMPYRES



Marianne Morris. ▶

▼ *Anulka Dziubinska, Murray Brown et Marianne Morris.*

BARBARA BOUCHET



Barbara Bouchet dans «La patouille du ciel» (D. Tessari). ▲

Couverture : Barbara Bouchet dans «Vertigo» (Mauro Bolognini).

Nouveau sex-symbol au regard angélique, Barbara Bouchet semble destinée aux rôles de proies... Tour à tour malmenée, ou violée par un vilain Casanova, ou encore « forcée » par une impétueuse lesbienne, tous les scénarios nous la livrent en victime de rêve. Victime parce que convoitée ; convoitée parce que divine. Toujours est-il que sa seule présence érotise magiquement l'atmosphère : virginale, blonde biche, elle appelle au viol ! Et cela pour notre plus grand plaisir : découvrir le corps svelte, aux fines attaches, de Barbara...

▲ *Robert Hoffmann et Barbara Bouchet dans «Les aventures sexuelles de Don Juan» (Al Bradley).*

Pages suivantes : Barbara Bouchet au cours du tournage de «Milan Calibre 9». ▶









◀*Barbara Bouchet dans «Valeria dentro e fuori» (B. Rondi).*

Bouchet et un acteur Hawaien dans «Première Victoire» (Otto Preminger)







◄ *Barbara Bouchet et Patrizia Viotti dans «Replicadi un delitto» (S. Amadio).* ▲

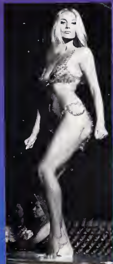
▼ *Barbara Bouchet dans «La Tarentule au ventre noir» (Paolo Cavara)*



Gastone Moschin et Barbara Bouchet dans «Milan calibre 9» (Fernando di Leo). ►



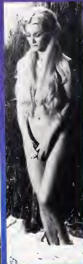
BARBARA BOUCHET



▲ Barbara Bouchet dans «Milan Calibre 9» (Fernando di Leo).



▲ Barbara Bouchet dans «Il debito conjugale» (Franco Prosperi).



◄ Barbara Bouchet dans «Il mio piacere e il tuo» (Claudio Rocca).

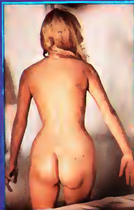




▲ Barbara Bouchet et Bob Behling dans «L'Adultera» (Eric Andreou).

▲ *Barbara Bouchet et Dean Reed dans «Une fille blonde pour le tueur» (H. Philipp).*

▼ *Barbara Bouchet dans «La tarentule au ventre noir».* ▼









▲ *Barbara Bouchet dans «Il mio piacere e il tuo» (Claudio Rocca).*

Frederic Strafford et Barbara Bouchet dans «La Tarentule au ventre noir» (Paolo Cavara). ◀

Erna Schurer et Barbara Bouchet dans «Valeria dentro e fuori» (Brunello Rondi). ▼



FILMOGRAPHIE

BARBARA BOUCHET

Nee en 1945 (en Tchécoslovaquie).
1964 - Premiere victoire (Otto Preminger).
- The Agent for H.A.R.M. (Gerd Oswald)
- Casino Royale (J. Huston, R. Parrish, V. Guest, J. Mac Grath et K. Hughes).
1968 - Il passo dell'assassino (Silvio Amadio)
- Colpo rovente (Piero (Zufil).
- Sweet Gherity (Bob Fosse).
1969 - Blonde Koder fur den Mörder/Une fille blonde pour le tueur (Harald Philipp)
- L'asino d'oro/L'âne d'or (Sergio Spina)
- L'uomo gli occhi di ghiaccio (Alberto de Martino).
- Brancaleone alle crociate (Mario Monicelli).
- Sette orchidee macchiate di rosso/Sept orchidees tachees de sang Umberto Lenzi)
1970 - Le calde notti di Don Giovanni/Le avventure e gli amori di Don Giovanni/Les aventures sexuelles de Don Juan (Al Bradley - Alfonso Brescia)
- Il debito conjugale (Franco Prospari).
- La tarantola del ventre nero/La tarantule au ventre noir (Paolo Cavara)
- Milano calibro 9/Milan calibre 9 (Fernando Di Leo).
- Il prete sposato/Un prêtre à marier (Mario Vicario).
1971 - Non commettore atti impuri (Giulio Petroni)
- Una cavalla tutta nuda (Franco Rossetti).
- Non si servizia un paperino (Lucio Fulci)
- Valeria dentro e fuori (Brunello Rondi).
- Replica di un delitto/Repetition d'un crime (Silvio Amadio)
1972 - Trader Horne/Trader Horne l'aventurier (Ceza von Redzanyi).
- Finalmente le mille e una notte/Les mille et une nuits erotiques A.M. Dawson = Antonio Margheriti).
- Per un capello di madona (Mario Laurenti).
- Winged devils/Patrouille du ciel Duccio Tessari).
- Casa d'appuntamento (F.L. Morris).
- Anche se volessi lavorare, che faccio ? (Flavio Morgherini).
- Ancora una volta prima di lasciarci/Encore une fois avant de se quitter (Giuliano Biagetti)
1973 - La calendria (Pasquale Festa Campanile)
- Alla ricerca del piacere (Sergio Amadio)
- La dame rosse uccide sette volte/La dame rouge tua 7 fois (Emilio P. Miraglia).
- Duelli che contano (Andréa Bianchi)
- La badessa di castro (Armando Grispino).
- Conoscenza matrimoniale (Alberto Cardone)
1974 - Violenza.
- Racconti proibiti... di niente (nulla) vestiti (Brunello Rondi)
- Il mio piacere e il tuo (Claudio Rocca).
- Al giore non si comanda (Mauro Severino).
1975 - Per le antiche scale/Per les escaliers anciens/Vertigo (Mauro Bolognini)
- L'adultera (Eric Andreou).
- L'anatra all'arancia (Luciano Salce).
- 40 gradi all'ombra del lenzuolo (Sergio Martino)

LE SEXE DES AMAZONES



◄ *«Supermen contre les Amazones» (Al Bradley).*

L'existence mythique d'une peuplade de femmes marginales et mâliques n'a toujours pas cessé d'être, au XX° siècle, un prétexte à miroir aux fantasmes.

Les Amazones, dans la tradition érotique occidentale, ressurgissent périodiquement sous la plume des écrivains, ou sur nos écrans ; écho venu des fins-fonds de la mythologie, écho autant de fois étouffé, amplifié, minimisé, bref, autant de fois diversifié qu'il est venu alimenté de spéculations sexuelles.

Donc, XX° siècle : alors que les suffragettes, de plus en plus virulentes, se multiplient, dans le cinéma, fort de sa valeur d'exemplarité, l'Amazone leur chipe la vedette ; son image de marque est ré-agencée selon les valeurs de la phallocratie ambiante. Resultat : ces hordes guerrières deviennent des sortes de M.L.F. revus et corrigés par Hollywood. La reine des Amazones resplandit d'un blond platiné super-sophistiqué, en rupture de naturel à souhait, sa lèvre pulpeuse brille d'un rouge-baiser indélébile ; rimmel waterproof (traduction pour les monoglottes et les nostalgiques du rimmel qui coule : « qui tient à l'eau ») frangeant une paupière mauve... Quant à l'habillement, il se réduit à la tunique blancheur persil, à ras l'bonbon — ne pas oublier qu'il y a l'œil du spectateur à rincer —, ce qui privilégie la posture dite « à califourchon » pour les chevauchées venteuses... La belle porte le carquois comme un sac à main, alors que la pratique du tir à l'arc avait — dit-on —



▲ *«Les Amazones» (Terence Young) : Sabine Sun et Alena Johaston.*

◄
«Maciste contre la Reine des Amazones» (Jess Franco).
▼

exigé de la part des Amazones qu'elles se coupassent un sein (l'étymologie de « Amazone » signifie « celle qui n'a pas de sein ») ! On dit aussi beaucoup de choses sur leurs mœurs, lois et coutumes, mais, au lieu de partir de la légende, le cinéma soit préfère mentir, soit ne retient que ce qui peut être facilement excitatoire c'est-à-dire bon pour le commerce. Ainsi, voit-on se dérouler, avec une complaisance proche du ridicule, des films dont le scénario monte en épingle un vague ragotage ayant trait à la vie des Amazones : par exemple, l'accouplement programmé une fois par an en vue de la reproduction des filles devient, à l'écran, un prétexte à nous prouver qu'en secret ces filles fières ne vont plus désormais rêver que d'une chose : trouduculter ! Ou encore le lesbiannisme organisé en couples réactive les vieilles notions de femelles : jalouses, rivales, cruelles, traitresses, etc.

Ou encore les combats n'offrent d'autre intérêt que le surgissement d'un sein ou d'un cul au hasard du couteau...

Dans ce que le cinéma cache soigneusement, il y aurait bien sûr des éléments de censure : on sait que les Amazones pour avilir le sexe mâle, ne supprimaient pas forcément les enfants de ce sexe car elles avaient besoin d'esclaves ; elles s'ingéniaient à en faire de serviles nabots, en les rendant boiteux, aveugles ou impuissants dès la naissance. Ceci dit, même les filles n'étaient pas épargnées, leur mère leur arrachait un sein : il s'agissait de bien autre chose que ce que caricature le cinéma, peut-être une conscience démesurée de la féminitude.



▲ *«Esclaves des Amazones» (Curt Siodmark).*



▲ *«La Reine des Vikings» : N. Lorraine et Denis Shaw.*



▲ *«Les Amazones du Désir».*



▲ *«Des filles pour deux voyous» (Ernst Hofbauer).*



▶ *«Des filles pour deux voyous» (Ernst Hofbauer) Robert Widmark, Rinaldo Talamont.*



◀ *«Supermen contre les Amazones» (Al Bradley)*

LE SEXE DES AMAZONES

Evidemment, le fin du fin c'est l'intrusion subreptice d'un mâle dans la citadelle des femmes ; intrusion suivie de séduction (en général la Reine est servie la première !). Et l'homme est d'autant plus glorieux que sa proie a été difficile d'accès ! La chair ne semble jamais avoir été aussi faible que dans ce type de film. Le sexe idem ! Par une sorte de contamination, les Amazones se laissent gagner au charme masculin, pour rallier finalement la cause d'un grotesque éternel féminin qui fera d'elles des gonzesses, des bobonnes, des femmes quoi... Le discours filmé se réfère ainsi à une espèce de nature humaine, un vieux fond biologique, qui fait que, quoi qu'elles entreprennent, les femmes ne sont pas à leur place en guerrières turbulentes, et qu'elles n'ont besoin de rien d'autre qu'une bonne queue entre les jambes pour les calmer.

Le seul vrai film d'Amazones reste encore à faire (peut-être par une émmêllèfe ?) jouant à nos yeux ce à quoi peut nous aider à comprendre leur particularité mythique.

B. NINI.

FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM FANTASTIQUE

Sélection Avoriaz 1976

les 27, 28, 29 et 31 janvier 1976

Non, on n'est pas allés sur les hautes cîmes : comme tout le monde, c'est au Palais de Chaillot, après coup, qu'on a vu les films d'Avoriaz. A Chaillot où, soit dit en passant, la projection est dégueulasse (son foireux, projos pas lumineux, mauvais changements de bobines, etc.), le public est débile (ricanements animaliers, réactions gestapistes, etc.), et l'« organisation » est lamentable (spectateurs assimilés à un troupeau qu'il convient de faire marcher à la baguette, billets distribués au cours de ruées, etc.). Pas de grande surprise dans les films, les meilleurs de ceux-ci étant repris de Cannes. A noter l'étrange conception du fantastique qu'on se fait à Avoriaz : la plupart des titres relevaient à peine de l'insolite (la sélection étant confiée à une majorité de sagoins), les deux « prix du jury » étant les plus crétins d'entre eux (le Fuest et le Lester). On sait que le vrai fantastique, le gotbique, même dénué de cul, est toujours d'essence directement érotique (et vice-versa, pour ne pas lésiner). Aussi, n'est-il pas étonnant que l'érotisme, au cours de ce Festival, ait précisément été très frelaté.

« *A Safe Place* » (« Un coin tranquille », de Henry Jaglom, U.S.A.) : chiatique et poussivement fellinien, naïf et prétentieux. Un récital de fausse audace de pudibonderie et de tce.

« *Race With the Devil* » (« Course contre l'enfer », de Jack Starrett, U.S.A.) : pas de fesse, bien qu'écrit par Robert-Lee Frost. Assez nul et assez cornichon pour être plus rigolo que les autres Starrett.

« *The Parasite Murders* » (de David Cronenberg, Canada) : cf. « S.S.S. » n° 3. Très décevant à la seconde vision, mais reste chouette sur bien des points. Un regret, c'est qu'on voit des tas de tétons, mais pas ceux de Barbara Steele.



Eleonora Giorgi et Luigi Projetti dans «Conviene far bene l'amore» (P.F.Campanile).



Eleonora Giorgi, première productrice d'énergie dans le film de P.F. Campanile : «Conviene far bene l'amore».

« *Sisters* » (de Brian de Palma, U.S.A.) : plagiat appliqué d'Hitchcock, avec zizique sénile de Bernard Herrmann. Comme les films du maître, c'est stupide, cousu de fil blanc et croquignolesquement psychanalytique. Quant à l'érotisme, y'en a pas, sinon du stéréotypé.

« *Texas Chain-saw Massacre* » (« Le massacre à la tronçonneuse », de Tobe Hooper, U.S.A.) : perd son impact en étant revu, mais demeure génial, bourré d'humour, provocateur, pas du tout facho (contrairement à ce que laisserait supposer une lecture superficielle du film) et très authentiquement sadique, donc très érotique. Signe révélateur : le film a fait s'étrangler Robert Chazal d'indignation, dans un papier où il osait prétendre que « c'est bien par Avoriaz que le fantastique a retrouvé un prestige qu'il avait



David Niven et Linda Haiden dans ▲ *«Vampira» (Clive Donner).*

quelque peu perdu » (cf. « France-Soir » du 29 janvier). Aux gogues le prestige, et vivent les cinoches de quartier où Chazal ne fout jamais les pieds !

« *Vampyres* » (ou « Daughter of Dracula », de Joseph Larraz, Angleterre) : relax et sympa, avec (comme toujours chez Larraz) quelques instants grandiosement fous, sanglants et trouduculesques. Jolies, les nanas vampires nymphomanes, lesbiennes, égorgeant leurs victimes pour les saigner car démunies des classiques canines percuses. Voir nos photos pages 20, 21 et 22.

« *Vampira* » (ou « Old Dracula », de Clive Donner, Angleterre) : comédie faussement sophistiquée, faux film fantastique et faux film de cul. Raciste et racoleur, ça se voudrait sexy et c'est tristounet, sans invention, même pas capable de nous montrer Veronica Carlson (ah, la chère petite !) les tétés au vent !

« *Conviene far bene l'amore* » (« 1980 : il conviendra de bien faire l'amour », de Pasquale Festa-Campanile, Italie) : n'a pas la réjouissante frénésie vulgaire des précédents films du réalisateur. Le seul film de cul (et sur le cul) du Festival. Intéressante idée : la copulation devenant l'unique source d'énergie sur terre. On en reparlera dans un prochain numéro.

« *Homebodies* » (de Larry Yust, U.S.A.) : comédie macabre où des vioques se livrent à une ludique guérilla urbaine. C'est pas inintéressant, mais ça tourne moralistement court, et ça se garde bien d'aborder les problèmes sexuels des vieux retraités que ça met en scène.

« *The Final Programme* » (« Les décimales du futur », de Robert Fuest, Angleterre) : tous les défauts des deux « Phibes » se retrouvent ici, multipliés et mis à nu, enfin évidents. Le triomphe de la putasserie et du baroquisme de Prisunic, avec la scène de cul la plus tartignolle vue depuis celles d' « Orange mécanique », dont elle s'inspire.

« *The Bed-sitting Room* » (« L'ultime garçonnière », de Richard Lester, Angleterre) : laborieuse comédie post-atomique datant de 1969, qui confirme tout le mal que l'on pouvait penser de Lester d'après ses films plus récents. Du délire préfabriqué, qui se veut fou, fou, fou, fou, et qui est con, con, con, con.

Voilà. On espère vous reparler mieux, et plus longuement, de l'érotisme du (et dans le) fantastique, à l'occasion de la prochaine Convention, si par hasard on y est invités.

Jean-Pierre BOUYXOU
et Jacques RIG



Barbara Steele bien peu nue dans «The Parasite Murders» David Cronenberg ▲



▼ *John Finch et Jenny Runacre dans «The Final Programme» (Robert Fuest)*

NANETTE COREY:

"Je ne tourne jamais nue pour mon plaisir..."



Nanette Corey dans «C'est bon pour la santé» (Roger Grass). ▲

— Quels ont été vos débuts ?

• Oh, j'ai pas commencé par des choses très glorieuses... J'ai commencé par des petites choses, que ce soit à la télé qu'au... plus peut-être même à la télé qu'au cinéma. Dans des feuilletons, dans des petites séries dramatiques, au cinéma dans des petits rôles sans que ce soit de la figuration, mais vraiment des petits rôles. J'ai commencé surtout en faisant de la synchro, j'ai toujours fait plus de synchro que des films. Et puis, y'a quand même eu en télé de bonnes choses, des feuilletons, qui ont fait démarrer un peu les choses...

— La post-synchro ça aide pour devenir comédienne ?

• Moi j'sais pas ; j'étudie rien de toutes les façons. Je fais tout par instinct, c'est tout à fait différent. C'est un autre métier. Y'a de très bons comédiens qui peuvent pas y arriver, et l'inverse aussi. C'est totalement différent.

— Quand pour la première fois vous êtes-vous déshabillée devant une caméra ?

• Ben en fait il y a deux fois importantes. La première, c'était dans le film de Michel Deville, « Raphaël le débauché », mais c'était vraiment peu de choses... On voyait un sein, une cuisse, mais c'était la première fois que je me déshabillais.

— Comment ça se passe à ce moment-là ?

• Ah, j'vais vous dire : chaque fois que je me déshabille ça me gêne beaucoup, mais la première fois, je le savais, j'veux dire... et quand il faut le faire on le fait, bon, on accepte ou on accepte pas. Je suis toujours au départ très gênée, après quand on commence à tourner une scène je l'oublie parce qu'il y a des choses plus importantes... Enfin ça c'était la première fois, c'était une silhouette... La première fois que je me suis vraiment déshabillée, c'était dans le film de Christian Gion, où en plus, j'avais une scène érotique avec une fille... Alors là, c'était la première fois...

— Depuis vous y attachez sans doute de moins en moins d'importance ?...

• Oh non ! Non, pas du tout ! C'est toujours pareil ! Moi je m'en fous pas du tout... C'est très contradictoire ; j'ai toujours une certaine part de satisfaction à voir que quand je suis nue je peux être belle parce que j'ai un corps qui est bien... d'un côté y'a cette satisfaction et de l'autre y'a une gêne énorme...

— Mais cette satisfaction est-elle proche du plaisir de savoir qu'on est bon ou à l'aise dans tel ou tel type de scène ?

• Non, bon, je sais que je suis belle, que je suis bien foutue comme on dit, ça je le sais et c'est une satisfaction mais qui est dominée par la gêne... Je suis très gênée... très...

— Et le stade du porno, de l'acte non simulé, comment l'envisagez-vous ?

• J'en ai jamais fait ! Je comprends les gens qui le font, parce que d'abord y'a un problème de fric. Il faut gagner sa vie. Bon, si des gens sont suffisamment décontractés pour le faire, qu'ils le fassent, c'est leur problème. Moi j'peux pas. Et puis d'abord je trouve pas ça beau... Je trouve pas ça érotique du tout alors... Voir des sexes en gros plan je trouve ça très laid. Et j'en vois beaucoup, je fais du doublage justement. Le porno pour moi, ça n'a pas été vraiment négatif parce que... on a beaucoup de doublage à faire, comme y'a peu de comédiens professionnels, il faut donc tous les doubler... Et puis les films étrangers aussi, tout ça, c'est du travail pour nous. Et finalement, des films pornos, j'en ai vu des dizaines et des dizaines et... pfuit... je finis par être complètement dégoûtée, d'autant plus qu'ils sont tous mauvais... au début. J'veux dire, y'a parfois des choses drôles, mais c'est rare, c'est plutôt attristant !



▲*Robert Leray et Nanette Corey dans «C'est bon pour la santé».*

Nanette Corey dans «Q» (Jean-François Davy). ▲

Nanette Corey et Nathalie Zeiger dans «C'est bon pour la santé». ▲

Nanette Corey et Jean Roche dans «Et si tu n'en veux pas» (J.Treyens).

— Et les spectateurs comme vous ils en voient beaucoup...

• Ben, pfûût... C'est toujours le même problème, y'a une frustration de l'individu sur les problèmes sexuels et c'est un défoulement. Finalement les gens ont besoin... J'sais pas. De toutes façons, y'a des publics très différents, y'a pas un seul public, y'a pas que les messieurs délaissés qui ont besoin de s'exciter sur des choses... Y'a peut-être des gens qui ont besoin de ça... si qui ça... c'est une question de fantasmes certainement... ça entre dans les problèmes personnels des gens. Je connais pas de gens qui aiment. Tous ceux que je vois me disent qu'ils n'aiment pas ça ! En fait je devrais faire comme vous, prendre un micro et aller à la sortie des salles, je sais pas en fait, je sais pas pourquoi ils vont voir ces films. Moi si je les vois c'est par obligation.

— Votre image nue, ne pensez-vous pas que d'un certain point de vue, elle « allume » les spectateurs, que...

• Ah je sais... J'ai reçu des tas de lettres, des tas de trucs, je sais que ça provoque des choses, hon... De toutes façons comme je connais pas les gens, ça me dérange pas. Quand c'est anonyme ça ne me gêne pas. Par contre quand un monsieur vient me voir à la sortie d'un spectacle et me dit... que je lui fais de l'effet, ça me gêne, ça m'ennuie...

— Parce qu'il est très discret ou parce que c'est que votre image qui provoque ça ?

• Tant que je les connais pas, je m'en fous !

— Vous faites une différence entre un spectateur comme ça et un type dans la rue qui vous trouve chouette et vous siffle ?...

• Oui...

— Y'a une différence ?

• Oui parce que... en fait, je crois... dans ces films y'a un côté de provocation. Le fait de faire des scènes érotiques, de montrer une femme nue... on viole un peu le spectateur, et je me sens responsable... j'veux pas dire de l'état dans lequel je le mets mais parce que c'est fait pour ça ces films... c'est fait exprès, or quand je passe dans la rue, que je suis mignonne et aguicheuse c'est plus sympa ! Je prends ça avec le sourire. Mais quand je reçois des coups de téléphone anonymes qui me disent des choses pornos... ben ça ça me gêne beaucoup.

— Cette gêne dont vous parlez beaucoup vous l'analysez ?

• C'est peut-être un blocage qu'il y a chez moi... j'sais pas. De toutes façons je ne tourne jamais nue pour mon plaisir, c'est par obligation. J'ai tourné nue dans des films où la scène me plaisait, les scènes qui veulent dire quel chose me gênent moins, mais quand il faut être à poil pour être à poil, alors là, c'est dramatique ! Mon premier grand rôle où j'étais beaucoup nue, c'était dans « Q » de Davy... C'est un film très drôle, très enlevé et le rôle que j'avais était finalement le seul rôle attachant et un peu humain du film... « Change pas de main », là aussi c'est un personnage intéressant à défendre ; et dans ces cas quand j'étais nue la gêne partait parce qu'il se passait quelque chose.

— Quelle différence faites-vous entre votre vie privée et votre vie professionnelle ? Est-ce que ça interfère ?

• Absolument pas ! Alors vraiment, c'est complètement étanche. Dès que je franchis la porte du studio, c'est terminé. C'est vraiment plus moi, y'a un tout autre personnage qui existe. Qu'on me dise vous êtes bien, vous jouez bien dans cette scène-là, m'apporte des satisfactions ; mais qu'on me dise : « Vous êtes vraiment belle, vous m'avez excitée », alors là ça me fait chier. Y'a peut-être le côté privé qui entre en jeu, j'ai peut-être un blocage, c'est possible, je on ne va pas entrer dans les détails de ma vie privée parce que ça, c'est ma vie privée ! Moi j'envie les filles décontractées, enfin... non, même pas, ça fait un an que je n'ai pas tourné, à part le feuilleton télé...

— La norme en matière de sexe, qu'est-ce que ça représente pour vous ?

• Moi ce qui me révolte le plus contre ces films c'est qu'on y dit... on y préconise des choses complètements fausses. Quand on voit des femmes qui se mettent à gémir au bout de trente secondes ; on les a à peine touchées c'est déjà l'extase. Je suis désolée heu, moi j'crois que les gens qui sortent du cinéma y doivent se poser des questions, parce que le monsieur moyen y doit se dire : « Tiens, pourquoi ma bonne femme elle ne réagit pas comme ça ? » Et puis la femme, elle doit se dire : « Est-ce que je suis normale ? ». Et je crois que tout ça c'est très négatif, parce que dans la vie ça se passe pas comme ça, dans la vie, tout le monde ne pousse pas des hurlements et ne jouit pas au bout de trente secondes ! Je trouve que c'est une tricherie énorme, je trouve que c'est très faux, et c'est... vraiment c'est ça que je trouve le plus dramatique...

— C'est vrai, le fait d'en voir beaucoup en post-synchronisant doit vous aider à les critiquer...

• Ben, c'est toujours la même chose, c'est complètement faux, j'veux dire qu'c'est... que ça peut nuire aux gens qui vont les voir plutôt manquent totalement d'humour et d'imagination que de leur faire du... peut-être que ça leur fait du bien dans leurs fantasmes, mais finalement en réalité ça leur fait du mal, parce que la réalité est tout à fait contraire à ça. Ce que je leur reproche c'est qu'il leur manque — à part quelques Américains — c'est... l'évasion. Bon, l'imagination, en plus, dans ce domaine, en plus... j'veux dire, j'suis pas trop pour, parce que l'imagination, elle se borne à chercher de nouvelles choses, c'est-à-dire que quand on a « épuisé » les êtres humains hommes ou femmes, on va chercher des animaux... ça je suis contre aussi, parce que... ça déforme aussi... Le spectateur, il doit être assez déphasé, les gens y doivent pas très bien savoir où ils en sont... On veut désacraliser les choses, on veut rendre les choses beaucoup plus abordables et beaucoup plus simples, mais on les fausse en fait. Au lieu de rendre le sexe... d'en faire une chose qui soit simple, naturelle et belle, finalement comme on se plaît à le dire depuis pas mal d'années on est en train d'en faire une chose complètement ignoble.

— Politiquement, alors, ces films ont des effets...

• Très abrutissants, oui c'est la même chose. C'est comme un mauvais film policier ou comme un mauvais n'importe quoi...

— Est-ce que vous envisagez de faire un jour un film vous-même ?

• Oh non, pour le moment non. Je crois pas que j'en serais capable... Pas pour le moment, p't'être qu'un jour, hey... je me prendrais pour le meilleure et j'essaierais de faire quel-

▲ *Nanette Corey dans «La Veuve Lubrique» (José Bénazéraf).*

▲ *Nanette Corey dans «La Veuve Lubrique» (José Bénazéraf).*

que chose, mais pour le moment non.

— En dehors du cinéma dans la vie qu'aimez-vous faire ?

• Rien. J'adore rien faire. Ça se voit ce que j'aime : j'adore être chez moi, avec mes deux bêtes. Et puis j'aime beaucoup voyager. Et comme tout le monde j'aime les copains, et... Mais surtout voyager : ça lave ! Ça lave vraiment, ça fait du bien, on voit des gens qui ont rien à voir avec toute la merde qu'on vit ici... Ceci dit, je voudrais pas qu'on ait l'impression que je suis systématiquement contre le sexe. Parce que j'ai dit, bon, c'est négatif. Je ne suis pas du tout contre le sexe... heu... quand je regarde des photos dans « Lui » ou des photos d'Hamilton, je trouve ça superbe et je trouve que ça finalement, ça devrait être bandant. J'veux dire que je trouve que l'érotisme c'est beau quand c'est une question de regard, quand c'est une question de climat, heu... ça je trouve ça excitant, ça je trouve que ça donne des sensations et que ça fait travailler l'imagination. Finalement je suis plus pour l'imagination que pour autre chose ; c'est ça qui est positif parce que ça fait travailler un peu les méninges des gens. Mais quand il s'agit de ne montrer que des culs en gros plans, là je suis contre. Mais ceci dit, si des gens en ont besoin je ne suis pas contre. J'veux dire que chacun fait ce qu'il veut avec son... avec ses jouets, avec son esprit et puis... chacun va voir ce qu'il a envie ou besoin de voir : chacun ses problèmes ! Moi je suis très tolérante. Finalement quand je dis que je suis contre, je ne suis pas vraiment contre. Je suppose que si cette vogue a existé c'est qu'elle a correspondu à un besoin, bon, heu... tant mieux pour eux ! Moi ça me gêne dans mon travail étant donné que j'étais un peu spécialisée dans les films érotiques, automatiquement on a pensé à moi pour les films pornos. Je les ai systématiquement refusés alors on commence un peu à m'oublier, c'est bien ! J'ai des projets de théâtre, et pour le cinéma j'attendrai des sujets intéressants, même s'il faut me déshabiller, je suis pas contre, mais c'est pas la même chose avec Bertolucci ou Pecas !

Une main en train de toucher ou de frôler un corps, je pense que c'est peut-être pas la peine d'aller plus loin, ça peut provoquer des choses, j'veux dire, on ne viole pas le spectateur par ça, on propose quelque chose à son imagination et il en fait ce qu'il en veut, tandis que de voir un sexe d'homme pénétrer une femme, bon y'a plus d'imagination possible, c'est clair et net ! Pour moi le sexe c'est quelque chose d'important, c'est la base de l'équilibre de chaque individu, donc c'est quand même très important, mais là on est en train de... Enfin on va peut-être enfin revenir à un juste équilibre. J'imagine parfois les spectateurs de petits bleds qui vont voir ces films pour la première fois, ben en rentrant le soir chez eux ils doivent se regarder d'un drôle d'air parce que quand même, j'sais pas moi bobonne qui se croyait normale et heureuse elle doit se dire comment se fait-il que mon mec il n'ait pas... il me fait pas ces choses-là, il a pas un sexe aussi grand qu'ça et pourquoi ne me le fait-il pas quinze fois dans la soirée ! Si... si un jour on me propose de jouer la vie sexuelle d'une petite bourgeoise : comment ça se passe avec les difficultés sexuelles qu'elle a avec ses amants ou son mari, bé ça je le trouverai fantastique parce que ce sont des choses vraies. Pourquoi ne parle-t-on jamais des difficultés qu'ont les femmes à jouir ou que les hommes ont pour faire jouir ? Là je serais intéressée, parce qu'on travaille tous les jours et qu'on rentre fatigué et qu'il y a le ménage et tout à faire, on a pas toujours envie, on est pas toujours disponible et ça vient pas aussi facilement que ça, et en fait c'est ça les vrais problèmes sexuels. Mais ça, on ne les évoque jamais.

(Propos recueillis au magnétophone par R. Genet)

FILMOGRAPHIE

NANETTE COREY:

Radio, publicités, music-hall, théâtre et post-synchronisation.

1967 Paris brûle-t-il ? (René Clément)
1972 Raphaël le débauché (Michel Deville)
- Un matin de juin 40 (Jean Claude Bonnardot) (T.V.).

1973 F. Gaillard, ou la vie des autres (Jacques Ertaud) (T.V.).
- La dame de Montsoreau (Yannick Andréi) (T.V.)
- Les couples du bois de Boulogne (Christian Cion)
- O (en Belgique : Histoires de..) (Jean-François Davy)

1974 Et si tu n'en veux pas (Jacques Treyens)
- Et avec les oreilles, qu'est-ce que vous faites ? (Eddy Matalon)
- La soubrette/La soubrette perverse/La s... perverse (José Bénazéraf)
- La veuve/La veuve lubrique (José Bénazéraf)
- Le doigt dans l'œil/La chatte sur un doigt brûlant (Cyrille Chardon)
- C'est bon pour la santé (Roger Gross)

1975 Change pas de main/Change pas demain (Paul Vecchiali)
- Quand la ville s'éveille (Pierre Grasset)
- Pilotes de course (Robert Guez) (T.V.)

▼ *Myriam Mézières, Nanette Corey et Andréa Moore dans «Change pas de main».*





▲ *Marie Noëlle Louvet et Nanette Corey dans «C'est bon pour la santé» (Roger Grass).*



Nanette Corey dans «C'est bon pour la santé». ▲



▲ *Myriam mézières et Nanette Corey dans «Change pas de main» (Paul Vecchiali).*

En réponse à vos lettres...

Dans le No B, pas mal d'erreurs ou d'oublis dans la filmo de Christina Lindberg. Elle a tourné bien d'autres films.Je possède un titre d'elle datant de 70,«What are you doing after the Orgy?», réalisé par Jan Halldorf. S'agirait il du titre en G.B de «Dog Days» ? Erreur beaucoup plus importante, «Les indécentes» a pour titre original «Liebe in drei dimensionen». Le titre que vous lui attribuez«Mädchen die nach München kommen» de Walter Boos est un film tout différent. Seul point commun : ils se déroulent tous deux à Munich. Avec lequel vont donc les titres français cités ? Quant à «Bacchanales Sexuelles», il s'agit sans doute de «Schulmadchen Report-Teil 7».

Skin Flick.

Duais, «What are you machin-truc» est un titre anglo-saxon (fantaisiste) de «Dog Days». Affaire «Les indécentes» : bon, bon, on va enquêter, Skin Flick, et on te tiendra au courant.

(...)Votre revue est la première du cinéma pornographique ou érotique, bien avant Eroscore mais tout de même je trouverai quelques absences dans la revue. Tout d'abord Chesty Morgan, même si son film n'est pas très bon, elle reste un véritable phénomène !

Marc Baumel.
(Ramonville)

Nous préparons un dossier sur les nanas à gros nénés, qui vous donnera satisfaction sur Chesty Morgan.

Dear Miss Nini,
«S.S.S.»(qu'une amie me transmet de Paris, car introuvable en Belgique) est la revue de rêve : pas une page qui n'y soit intéressante, pas de pub' à la con pas de coups d'encensoirs systématiques aux amis du milieu... Extra, quoi. Votre «con-Frère» «Eroscore est minable en comparaison, et minable est peu dire. (...)
Votre reportage sur Ursula Andress était fantastique. Quel monument ! Sophia Loren : très bien aussi. Remettez-nous ça, en couleurs et grand format : c'est la super-star, ça, au moins. Dites-moi aussi qu'un jour «S.S.S.» s'offrira - nous offrira - un «spécial Brigitte Bardot» avec toutes les photos les plus provocantes de la géniale B.B. Avec photo nue en couverture, naturellement.
Enfin, je vous demande ce que vous demandent probablement des dizaines de vos lecteurs/voyeurs, c.à.d. les documents les plus érotiques possible sur . Jacqueline Bisset (Qui inaugura en toute beauté votre publication), Romy Schneider, Catherine Spaak

David Delbecq.
(Waterloo, Belgique)

D'accord, d'accord ! bien sûr, bien sûr, lentement mais surement nous vous dévoilerons toutes les stars dont vous nous parlez.

Messieurs,
Il est dommage que votre filmographie sur Christina Lindberg sort si brève. Une actrice comme elle aurait mérité au moins les huit pages que vous consacrez à Valérie Boisgel qui ne possède pas, et loin de là, ses charmes. Il serait intéressant de connaître les raisons pour lesquelles elle est redevenue essentiellement cover-girl. Par ailleurs j'aimerais savoir si l'on peut se procurer en France le livre de Bernt Arahed : «This is Christina Lindberg».

Alain Petit.
(Paris)

Si la filmo de C. Lindberg est si brève c'est parce qu'elle a peu tourné, tout simplement ! Non, son bouquin n'est (hélas!) pas dénichable en France.

J'avais rêvé, je n'en croyais pas mes yeux, plus de censure sexuelle sur les écrans français. Le réveil est plûtot brutal, la censure revient plus insidieuse qu'avant, les «anti-pornocrates» ont gagné. Non seulement elle sera économique, mais en plus le cinéma porno sera mis en ghetto. Au moins auparavant il y avait la censure sur les écrans publics, mais on avait la satisfaction de savoir qu'elle était pour tout le monde. Dorénavant il y aura ceux qui auront la chance d'avoir un cinéma «cochon» à proximité et les autres, les dindons de la farce.
Voila un bel exemple de «démocratie libérale avancée». Je lutterai avec vous dans la mesure de mes faibles moyens pour que cette ineptie rétrograde soit renvoyée aux calandes grecques.(...)

Gérard Tarquin.
(B1 - Labruguière)

Vous êtes solidaire de nous et nous sommes solidaires de vous. En effet, la censure existe plus que jamais, plus salope que jamais.

Je trouve votre revue très bien, mais je voudrais un peu critiquer les photos que vous présentez. J'ai remarqué que celles représentant des comédiens faisant l'amour sont somme toute, assez rares. D'autre part, que deviennent fellations et cunnilingus, masturbations... qui, à mon avis, font partie intégrantes du cinéma érotique..

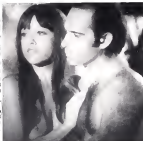
Pascale Cantez.
(Paris)

Dès qu'on pourra se déchaîner sans risquer à coup sûr l'interdiction, notre revue ruissellera de foutre et de cyprine. En attendant, on va aussi «loin» qu'on le peut. Côté mecs, le topo sur Alain Tissier a du vous ravir, non?



Martine Carol dans «Nana» de Christian Jaque (1955).

Attention les Yeux!



Sonia Vareuil et Guy Marchand.



Poujadisme pas mort voici le Club des chansosso des chaussosso des chansonniers qui se métamorphose en film et s intéresse à la pornographie Pour la fustiger bien sûr, et de façon bien roublardement démagogique s inscrivant parfaitement dans le système giscardien de fausse tolérence

Pires dégringole plus bas de film en film se révélant le successeur de Hunnebelle alors que ses courts métrages pouvaient naguère sembler « intéressants » (cf le cas parallèle et plus récent d un Claude Miller) C'est toute l'ignominie du cinéma de boulevard qu il reprend à son compte en truquant gravement ici les cartes

— Mensonge quant aux conditions économiques réelles de tournage d un film porno Pires imagine-t-il vraiment qu un tel film se fait dans un studio (même miteux) avec une équipe technique complète ? Connaît il de gros producteurs qui songeraient à renflouer leurs finances par un petit porno de série qui rapportera des nèfles (comparer les recettes à ce sujet d un hard standard et celles d' « Emmanuelle » ou d' « Histoire d'O ») ?

— Mensonge quant à la réalité anecdotique contrairement à ce que l on voudrait nous faire croire on se marre souvent et beaucoup en tournant un porno et c est plutôt très sympa Mais les rapports entre prolos (machinistes etc) et « artistes » n ont pas la bonhomie quasi familiale décrite ici

— Mensonge quant au statut des nanas Pirès les présente misogynement comme de petites salopes connes à souhait (surtout les négresses un brin de racisme faisant chic dans le tableau) mais omet soigneusement d'aborder l exploitation à laquelle les soumet la pornographie (telle qu'elle est actuellement conçue)

— Mensonge quant au rôle de la pornographie Pirès accrédite la thèse culturelle bourgeoise de la pornographie forcément triste et débandante mais ne dit strictement rien de la chiennerie idéologique qu'on lui fait servir

Au conformisme réactionnaire du propos se joint celui de la forme Pires assurant la survivance d'un « style » qu'on pourrait croire crevé depuis belle lurette Est significatif à cet égard l usage d un type précis de gags racoleurs tant bien que mal mis au goût du jour (cf le personnage de Daniel Auteuil, directement calqué sur le Bernard Menez de « La nuit américaine », cette mémorable fiente truffaldienne)

Allant jusqu au bout de sa démarche dégueulasse le film fonctionne selon le même principe que les produits qu il prétend dénoncer ce qui fera son p tit succès, c est le cul Les gens qui trouvent dégradant d aller voir un vrai film porno iront avec la meilleure bonne conscience du monde se rincer l œil au Pirès Ceci dit ils seront volés, c est un film chaste

Jérôme FANDOR

Fiche technique :

« Attention les yeux ! » (ex « La nuit sud-américaine ») — Réal Gérard Pirès — Sc Nicole de Buron — Dial G Pirès et N de Buron — Ph Michael Seresin — Mont Jacques Witta — Mus Pame-Montparnasse 2000 (chanson Guy Marchand) — Son Guy Rophe — Assistants réal Alain Centonze et Philippe Lopes Curval — Prod délégué Pierre Braunberger — Dir de prod Gisele Braunberger — Prod Les Films du Jeudi et Attention les yeux — Eastmancolor — Durée 85 mn — Origine France 1975 — Distrib C C F C — Avec Claude Brasseur (Manuel le cinéaste) André Pousse (Rotberger le producteur), Guy Marchand (Bob Penzani l acteur) Sonia Vareuil (Barbi l actrice) Robert Castel (Chouchou le machino) Jean Pierre Darras (le producteur associé) Daniel Auteuil (Alex l'assistant) Nathalie Courval (Jenny) Catherine Lachens (Laurence la script-girl) Christine Dejoux (Roselle la styliste) Anémone (Eva, la maquilleuse) Michel Delahaye (Boudon l auteur) Gérard Hernandez (le restaurateur) Bernard Sury (Bernard) Bouboule (Dédé l électro) Jacques Chailleux (Patrick) Josy Mac Gregor (Roseline), Serge Marquand, Didier Clotte et John Arken (les mercenaires) Gunelle Persson (Ulla) Grace Jones (Cuidy), Marie-Christine Deshayes (Jerry la fille aux œufs) Vebeke Knussen (la fille à la jupe volante) Georges Adet (le vieillard) Anne Jousset (Meguy) Tanya Lopert (Tanya) Georges Descrieres (le type du sex shop) Moustache (le paysan) Maurice Baquet (un flic) Jean Claude Bouttier (le boxeur) Eddie Vertan (un malfrat) Jean Claude Andruet (un ouvrier)

Marie-Christine Deshayes, Guy Marchand, Claude Brasseur (au fond), Serge Marquand, Didier Clotte, etc...

▼



Butt

JE VAIS JE B... JE REVIENS

Ce film est sans nul doute un des meilleurs films de Joseph W. Sarno (réalisateur suédois, auteur, aux U.S.A., de nombreux nudies nullards) qui naguère (et déjà avec Marie Forsa) réalisa le chouette « Château des messes noires ». Ici on reste très proche du type de films que signe généralement Mac Ahlberg depuis quelques années. Bien qu'il s'agisse encore du parcours initiatique d'une jeune et jolie vierge venue « à la ville », le film, soigneusement réalisé, n'ennuie pas un instant... Et bien que nous pataugions avec les acteurs dans de tristes méandres psychologisants, on trouve heureusement par ailleurs ce film assez bandant.

R.G.

FICHE TECHNIQUE
BUTTERFLY (« Je vais, je b..., je reviens). Réal. : Joseph W. Sarno. Scen. or. et adapt. : Joseph W. Sarno. Photo : Peter Rohe (couleurs). Mus. : Gunther Moll. Prod. : J.W. Sarno (Monarex prod.) Dist. : Empire Distribution. Origine : Suède-R.F.A. 1974. Interprétation : Harry Reems (Frank), Marie Forsa (Denise), Natascha Verell (Natascha), Irène Werdlin (Anna)...

Harry Reems et les fesses de Natascha Verell. ▲

Harry Reems et Marie Forsa. ▼



erfly

▸ *Les cheveux d'Harry Reems et Natascha Verell.*



◂ *Harry Reems et Maria Forsa.*



Patrick Lyonnet, Béatrice Harnois, Patrice Cuny et Sylvia Bourdon. ▲



Patrick Lyonnet et Dominique Mazet. ▲



Gilda Arancio, P. Cuny et Dominique Gambier. ▲

PORN'S GIRLS
(plein pot)

Le seul interêt du film réside ici dans l'affichage impudique du plaisir de filmer (et a plus ou moins brève echeance de regarder), c'est comme ça que le film (Guy Maria ?) nous balance, comme ça, une petite histoire (parce que chez pas mal de vieux ENCORE responsables des circuits specialisés, « on » veut toujours a tout prix se laisser raconter des histoires), des bouts de courses de motos (parce que le réalisateur aime ça semble-t-il, très simplement) et bien entendu des scènes hard regroupant les divers protagonistes plus des spécialistes. Ces scenes, ici pas pires qu'ailleurs, ont le mérite de n'etre pas les seuls points forts du film.

Les séquences de motos sont parmi les mieux sonorisées qui soient et c'est rare, et là aussi ça peut être bandant ! Alors que de telles juxtapositions,ou bricolages ou j'sais pas quoi, sont toujours exécrables et salgauds parce que chercheurs de fric à peu de frais, dans « Plein Pot », heureuse surprise, c'est supportable !

J'sais pas si Guy Maria compte continuer dans cette voie (aux trousses de Bénazéraf, à certains stades de négligence passionnante), toujours est-il que comparé à ses premiers films poussifs il est en nets progres et en nette originalite par rapport à ce que permettent les productions de ce genre. Toutefois il faut pas croire que je délire, ce film reste très misogyne comme ses proches, de la poignee de gaz à la pénétration détaillée en passant par les armes à feu, c'est le regne « phallo » qui s'installe sur l'écran pendant une heure trente.

R.G.

FICHE TECHNIQUE

PORN'S GIRLS (ex-« Plein Pot »). Réal. : Guy Maria. Scen, or. et adapt. : Guy Maria. Photo. : Jacques Ledoux (couleurs). nelle et G. Maria. Prod. : Georges Mus. - Olivier Toussaint. Mont. : L. Me-Combret (Europrodis). Dist. : Europrodis. Origine : France 1975. Interprétation : Jean Luisi, Patrice Cuny, Jacques Insermini, Dominique Mazet, Gilda Arancio, Dominique Gambier, Patrick Lyonnet, Béatrice Harnois, Sylvia Bourdon, etc

Voilà la première française d'un film amerloque pas inintéressant («Les trois jours du Condor»). Ces films tendent à nous faire croire — sur le mode anodin de la fiction classique — que, dans les olympes internationales de la science et de la politique, il y a encore quelques grands enfants d'idéalistes prêts à se faire bousiller ou à bousiller les autres pour le «bien» de l'humanité! Ces films nous disent : tout est pourri, mais ne vous inquiétez pas car nos bonnes filles de polices neutres apolitiques, mais tellement efficaces, veillent sur votre destin.

Bref, ces films participent étroitement à créer délibérément un climat de terreur paranoïaque pour détruire ce qu'il y a de plus précieux : la confiance des individus les uns envers les autres ; à donner «l'impression que tout le monde est suivi, tous les groupes infiltrés» (Ginsburg). J'tiens pas à m'attarder plus longtemps sur l'idéologie que trimballe «Blondy» : y'a les flics qui «gagnent» à la fin et on nous ment pour notre bien!

Passons à l'essentiel!

Il y a une vieille expression dans le cinéma : on dit «tel film tient l'affiche». Pour «Blondy», c'est plutôt le contraire : c'est l'affiche qui tient le film! Gobbi ne se rendra jamais assez compte de ce qu'il doit à Catherine Jourdan. D'une étonnante pluralité de registres, elle lui assure non seulement une performance d'actrice «classique», mais en plus, elle lui fait cadeau de tout ce qui constitue l'originalité du film ; c'est à dire qu'elle n'a pas besoin de Gobbi pour se mettre en scène : son jeu, sa posture de corps, son iconographie (cheveux rouges, regard étonnement noir, visage plâtré à la Garbo), elle ne les doit qu'à elle. Elle déplace, elle déporte aussi la vieille notion que l'on se fait de la vedette, de la tête d'affiche. Sûr que cela ne peut que déplaire aux amateurs des habituelles bobonnes du cinéma dominant qui fonctionnent encore sur les perpétuels alibis d'un éternel féminin.

Britt Nini



Blondy

FICHE TECHNIQUE :

«BLONDY» Réal. Sergio Gobbi Scén : tiré du roman de Catherine Arley. Adapt : Catherine Arley, Sergio Gobbi et Lucio Attinelli. Photo : Jean Badal Mus : Stelvio Cipriani. Mont. : Gabriel Rongier. Son : Paul Habans Décors : Jacques Duguied Prod : TIT Film Production (Munich) et Paris-Cannes Prod (Paris) Distr : Lugo Film Interp : Catherine Jourdan (Pat), Bibi Anderson (Mitta), Rod Taylor (Chris), Mathieu Carrière (Al), Paul Guers (Barinoff), Hans Meyer (Jo), François Patrice (Inspecteur) Monique Vitta (Maria), Christian Barbier, etc.

▼ *Catherine Jourdan et Bibi Anderson.*

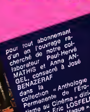






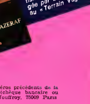


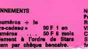
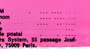








ex Stars System vous offre... 230 PHOTOS UN CADEAU DE 24F

pour tout abonnemant d'un an l'ouvrage recherché de notre collaborateur Paul-Hervé MATHIS et Anne ANGEL, consacré à José BENAZERAF dans la collection « Anthologie Permanente de l'Erotisme au Cinéma » dirigée par Eric LOSFELD au « Terrain Vague ».

Vous pouvez vous procurer les numéros précédents de la revue en envoyant vos reglements (chèque bancaire ou postal) à notre siège 55 passage Jouffroy, 75009 Paris Le numéro 10 F

ABONNEMENTS

12 numéros + le « livre-cadeau » 90 F 1 en
6 numéros . . . . 50 F 6 mois
Règlement à l'ordre de Stars System par chèque bancaire.

NOM . . . .
Prénom . . . .
Rue . . . .
Ville . . . .
Code postal . . . .
Stars System, 55 passage Jouffroy, 75009 Paris.